

Dieu vous bénisse !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 51

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205536>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

NOS PRIMES

Jusqu'au 15 janvier, nous offrons à nos abonnés les ouvrages suivants, à prix réduit : *Foyer romand*, années 1887 à 1905, à fr. 1. le vol. — *D'après nature*, par EUGÉNIE PRADEZ, fr. 1. — *Au village*, par WILKINS, fr. 1. — *Pernette*, par EDOUARD ROD, fr. 1. — *David Livingstone*, par BLAÏKIE (2 vol.), fr. 2. — *Causeries scientifiques*, par le D^r KRAFFT, fr. 2.50.

L'ART DE DONNER

LA « façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne ». A quel moment de l'année ce mot si juste du poète est-il plus de saison que maintenant ? A vrai dire, il n'est déplacé en aucun temps et, faute de l'avoir médité, beaucoup se sont aliéné la reconnaissance de ceux-là mêmes à qui ils voulaient ménager une joie. Pour qu'un cadeau fasse plaisir, il faut tout d'abord qu'il vienne du cœur. Un brin de fantaisie, d'originalité, dans l'objet donné, est toujours de mise. Cet objet ne doit être ni tout à fait inutile, ni utile uniquement. S'il ne sert à rien du tout — comme certaines broderies d'un usage inconnu — celui qui le reçoit en aura bien vite assez ; s'il n'est qu'utile, il ne charmera jamais l'esprit, et puis on l'achètera bien soi-même, sans attendre qu'on vous en fasse présent.

Mettons donc dans nos étrennes un peu de nous-mêmes et un peu de poésie.

Aux enfants et aux pauvres diables, il est permis de donner plus qu'à d'autres et en tout temps : les premiers ne se rassasient jamais de menues joies, les pauvres les connaissent, hélas ! si peu.

Il y a des gens qui, vers le milieu de décembre, sont régulièrement pris par la maladie des étrennes : il faut qu'il en fassent, non seulement à leurs proches, mais encore aux parents les plus éloignés, à chacun de leurs amis, à leur patron, au propriétaire de la maison qu'ils habitent, aux voisins, aux connaissances, etc. On les voit courir les rues, les bras chargés de paquets blancs ficelés de rose, allant de la confiserie au bazar, du bazar à la poste et vice-versa. Vous aurez beau leur dire qu'ils ôtent une bonne partie de leur prix à leurs largesses, ils vous répondront que « cela fait aller le commerce », et les négociants ne les contrediront pas.

Cette fièvre des cadeaux, notre canton ne la connaissait jadis pas à Noël, non plus d'ailleurs que les autres pays latins. Il n'y a pas bien longtemps encore, en effet, les étrennes se donnaient le jour de l'An et sans qu'on allumât les bougies d'un « sapelot ». On échangeait, au sein de la famille, de menus présents, des fleurs, des « cornets de bonbons », dont les femmes et les enfants sont toujours friands ; les vieux réchauffaient les souvenirs de leur jeunesse en débouchant une vieille bouteille de derrière les fagots ; on faisait honneur au dîner ou au souper de fête ; on disait ou l'on chantait de jolies choses gauloises, dont nul ne s'offusquait, et l'on s'en

allait en bande humer l'air vif durant une heure ou deux.

Tout cela change de plus en plus, de même que s'est altéré le sens primitif du mot *cadeau*. On appelait originairement de ce nom la lettre capitale enjolivée de traits de plumes, d'arabesques, d'enlacements ou petites chaînes, et, par extension, ces ornements eux-mêmes dont les anciens scribes étaient si fiers et qui donnaient tant de grâce à leurs écrits. Le mot latin était *catellus*, d'où l'on a fait *capdel* en provençal et *cadeau* en français. Ce n'est qu'au XVI^e siècle que *cadeau* commença à être usité en dehors de l'art du calligraphe et eut le même sens que *utilité*. *Faire des cadeaux* devint l'équivalent de *s'amuser à des riens*. On lit dans le *Mariage forcé* de Molière : « J'aime les visites, les cadeaux, les promenades, en un mot toutes les choses de plaisir ». A cette époque-là (XVII^e siècle), le mot s'employait dans le sens spécial de régal, de petite fête inspirée par des sentiments de galanterie, et l'on disait communément : « Donner aux femmes un cadeau de musique et de danse ». La Fontaine ne détestait pas ces sortes de divertissements ; mais il entendait ne pas être trompé. N'est-ce pas lui qui s'écria un jour :

Dieu me garde de feu et d'eau,
De mauvais vin dans un cadeau !

Avec le bon fabuliste, nos lecteurs penseront que si « les petits cadeaux entretiennent l'amitié », encore faut-il qu'ils témoignent chez celui qui les fait la plus scrupuleuse délicatesse de sentiment. Foin de ces donneurs d'étrennes qui achètent au rabais et vous gratifient de choses avariées, comme ils ne se gênent pas de le faire avec leurs domestiques !

Pour être un cadeau digne de ce nom, l'objet offert ne doit pas être non plus d'une trop grande valeur ; autrement ce ne serait plus un cadeau, mais une donation, et le donataire en serait confus, furieux et écrasé pour longtemps :

Un service au-dessus de toute récompense
A force d'obliger tient presque lieu d'offense.

Soyons mesurés dans nos étrennes, comme dans nos goûts ; demeurons avant tout sincères et loyaux ; ne jouons pas au généreux quand nous n'en avons pas le moyen et ne régalons pas le garçon boulanger ou le facteur d'un vin qui sente le bouchon. X.

Un geste à supprimer.

Combien étrange et ridicule,
Notre façon de saluer :
Depuis l'aurore au crépuscule
On voit le chapeau remuer,

S'élever bien haut sur la tête
Pareil au bois d'un cerf dix-cors,
S'étendre comme une arbalète,
Ou s'abaisser jusqu'à mi-corps.

Le geste n'a rien qui déplaît
Chez les jeunes gens chevelus :
Les cheveux, ça vous met à l'aise,
Mais quel four, quand on n'en a plus !

Ce décoiffement si grotesque
A chacun devrait sembler fou,
Et n'est-il pas indécent, presque,
D'exhiber ainsi son genou ?

Croit-il que son talent le sauve,
Ce grand orateur bedonnant
Qui semble dire à tout venant :
Voyez, constatez, je suis chauve !

FUMISTICUS.

DIEU VOUS BÉNISSE !

GAGE que dans vos discours — je suppose que vous êtes appelé à prononcer dans le monde, politique ou autre, de longues ou brèves harangues, que personne n'écoute — ; gage que dans vos écrits — vous faites peut-être des livres, qui ne se vendent pas, ou des journaux, que l'on met au panier, encore ceints de leur bande virginale — ; gage que dans vos lettres d'affaires ou intimes — qui donc n'en écrit ? — ; gage, enfin, que dans la simple conversation — tout le monde converse, et chaque jour, et avec Pierre, Paul, Jacques et Jean — vous faites usage d'une foule de mots, d'expressions, de dictons, de citations, etc., dont non seulement l'origine, mais souvent aussi le sens exact vous sont inconnus ?

Oh ! ne vous récriez pas ! C'est ainsi ; le contraire est presque impossible. Et vous chagrinez moins encore de commettre ce petit péché involontaire, si c'en est un. Nous sommes tous logés à la même enseigne.

Ainsi, tenez, par le temps de brume, de pluie, de froidure dans lequel nous vivons, il vous arrive, n'est-ce pas, vingt fois, trente fois par jour de dire à quelqu'un : *Dieu vous bénisse !* Savez-vous pourquoi ? — Parbleu ! parce que cette personne éternue ! exclamez-vous. — Sans doute, mais pourquoi ne lui dites-vous pas aussi : *Dieu vous bénisse !* lorsqu'elle se mouche, crache, ou satisfait à tout autre infirmité, faiblesse ou besoin de notre humaine nature ?... Allons, pourquoi ?... Ah ! voilà, vous ne savez pas.

Eh bien, voici. C'est parce que chez les anciens, l'éternuement était un augure. On l'interprétait de diverses façons : favorable de midi à minuit ; défavorable, au contraire, de minuit à midi. L'éternuement était un signe de bonheur ou de malheur pour les autres, suivant qu'on éternuait à leur droite ou à leur gauche ; mais quel qu'il fût, on le considérait toujours comme un signe sacré, et l'on saluait ceux qui éternuaient en disant : *Que Jupiter te conserve ou t'assiste !*

C'est de là vraisemblablement que l'usage s'est introduit chez les chrétiens de dire à ceux qui éternuent : *Dieu vous bénisse !*

Quant à la raison pour laquelle l'éternuement était un augure, on ne paraît pas l'avoir encore trouvée. De tout temps, l'éternuement a été partout l'objet d'une certaine attention.

S'il fallait en croire les Juifs, lorsque Adam fut chassé du paradis, Dieu ordonna que l'homme n'éternuerait qu'à l'instant de sa mort, et les

rois de la terre voulurent qu'on fit des vœux en faveur de ceux qui éternuaient.

Les idées ont bien changé depuis. L'éternuement est considéré aujourd'hui comme un signe de retour à la vie; le vulgaire prétend qu'on met à la porte de l'hôpital celui qui éternue trois fois.

Les Siamois n'ont pas sur l'éternuement les mêmes idées que les Juifs. Il y a en enfer, disent-ils, des juges qui écrivent sur le grand livre tous les péchés des hommes. Le chef de ces juges est continuellement occupé à parcourir ce recueil, et les malheureux mortels dont il lit l'article ne manquent jamais d'éternuer au même instant. On comprend combien il est alors utile de souhaiter l'assistance divine à ceux qui éternuent.

Aujourd'hui, l'expression *Dieu vous bénisse!* est plus une formule de politesse qu'un souhait. Depuis l'origine de cette expression, des siècles se sont écoulés, des rhumes de cerveau se sont multipliés à l'infini et l'usage a subsisté. Soyez bon ou méchant, honnête ou fripon, croyant ou non, peu importe, si vous éternuez on vous dit: *Dieu vous bénisse!*

Cependant, selon M. Charles Rozan, cette formule et son équivalent: *A vos souhaits!* ne jouissent plus de la faveur des salons, et si aujourd'hui l'on conseille à une jeune fille de prendre un mari, on ne lui dit plus comme la suivante de Cécile, dans *Sganarelle*:

Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue
D'un : Dieu vous soit en aide ! alors qu'on éternue.

GARDE-ROBE DE CÉLIBATAIRE

UN célibataire vivait avec sa sœur, qui lui soignait sa garde-robe.

La sœur se maria. C'était son droit.

La garde-robe du pauvre frère, resté seul, fut bientôt en complète déroute. Chaque semaine, l'abandonné, qui n'aimait pas à s'occuper des menus détails, achetait une nouvelle chemise au gré de son caprice du moment.

Ayant dû s'éloigner du pays pour un mois, il chargea sa propriétaire de donner tout son linge à laver durant son absence.

Lorsqu'il revint, la propriétaire, en lui remettant son linge, lui fait :

— Mais, monsieur, avez-vous compté vos chemises ?

— Ma foi non, jamais !

— Pensez qu'il y en a cent cinquante-huit ! Cent cinquante-huit ! donc pour changer chaque semaine pendant plus de trois ans sans avoir à faire laver. Et dire qu'il n'y en a pas deux de pareilles !

EN PLACE POUR LA GAVOTTE !

CE matin, place St-François, un petit orchestre des rues jouait une gavotte. Oh ! mais quelle gavotte ; toute de grâce et d'attraits, souriante, murmurante, caressante. Alors, comme si le voile de brouillard s'était déchiré soudain, une vision charmante m'apparut.

Je vis les belles dames de jadis, aux épaules frémissantes sous les feux vacillants des chandeliers, aux corsages délicieusement imprudents, aux longues robes de soie chatoyantes et dont le flou-flou discret accompagnait la douce harmonie des violons et de l'épinette.

Je vis les beaux messieurs d'antan, aux habits de soie ou de velours brodés, aux jabots et manchettes de dentelles, aux bas de soie si flatteurs au mollet, aux souliers à boucle éteincelante ; je les vis, l'épée au côté et, à la main, le chapeau à large bord, dont la plume souple et docile, soulignait les révérences et ponctuait la cadence.

Et je pensais : mais pourquoi donc ne remet-on pas en honneur ces danses de nos ancêtres, danses si propices à la grâce et si accueillantes à la causerie ? Ceci, bien entendu, sans aucune

hostilité à l'égard des danses en faveur et même des nouvelles, auxquelles l'imagination ou la fantaisie des professeurs de callisthénie pourrait donner le jour.

Vous allez objecter que la gavotte, le menuet, la pavane, ne riment plus à nos vêtements modernes, presque toujours sans élégance, souvent même très laids. Et vous direz encore que pour ces danses il faut avoir des mollets. Oh ! sans doute, pas des mollets de fer ou d'acier, c'est plutôt pour les danses d'aujourd'hui que cela est de rigueur, mais des mollets cambrés et bien moulés.

Pour le costume, soit. Une gavotte, un menuet, en habit frac noir, triste et raide, en culotte tuyau de poêle, ce n'est pas tout à fait cela. Eh ! qui sait, la résurrection de ces gracieuses danses amènerait peut-être un heureux changement du costume ? N'y eût-il que cet avantage, ça vaudrait la peine d'essayer.

Quant aux mollets, eh bien ? Ne dirait-on pas, à vous entendre, que le moule en est brisé ? Il n'en est rien, rassurez-vous. Le sport — c'est l'un de ses mérites — a redonné crédit à la culotte courte et avec elle au mollet. Il y en a encore. Et croyez bien qu'ils ne feraient pas plus mal dans le léger bas de soie, aux couleurs tendres, que dans l'épais bas de laine bariolé qu'arborescent les sportsmen ?

Et puis, le retour de ces vieilles danses serait comme un frein à l'allure échevelée des valseurs d'aujourd'hui. On ne danse plus : on saute, on court, on tourne, on se heurte, on se pousse, on se bouscule. Plus de grâce, plus d'élégance, plus d'égards, plus de douce causerie, scandée par les accords de l'orchestre. C'est le tourbillon, le cyclone ! Gare devant !

Voyez plutôt dame et monsieur après une danse. Ils semblent revenir moins d'un plaisir que d'une corvée. Ou bien, brisés, affalés dans des fauteuils ou sur un canapé, ils s'éventent fiévreusement, elle de son éventail, lui de son mouchoir ; ou bien ils se précipitent à la fenêtre, assoiffés d'air et de fraîcheur, tel un asthmatique aux abois. Elle, répare promptement, à force d'épingles, les dégâts causés à sa robe par le talon brutal d'un maladroit danseur. Lui, cherche en vain à redonner quelque tenue à son faux-col, vaincu, anéanti par la transpiration. Ce sont des ouf ! des ah ! des fûtù ! fûtù ! bref, des soupirs à n'en pas finir !

Nous sommes au siècle de la vitesse.

Une cure. — C'était dans un bal de pensionnat. — On sait que nos maîtresses de pensionnats offrent de temps en temps des bals à leurs petites pensionnaires.

Comme cavaliers, des étudiants, en grand nombre et de toutes couleurs, quelques fils de fournisseurs « clics » et quelques rares représentants de pensionnats du sexe fort.

La maîtresse de maison suivait depuis le commencement de la soirée un jeune homme qui ne manquait pas une danse. Elle s'approche de lui :

— Eh bien, monsieur — naturellement, elle ignorait son nom — vous vous en donnez bien ; je suis heureuse de voir que vous vous amusez.

— Oh ! moi, je m'amusai pas du tout.

— Comment donc ? Mais vous ne manquez pas une danse.

— Oh yes, mais c'était pour transpirer. Le médecin y m'avait ordonné de transpirer beaucoup pour le rhumatisme.

Dans les vignes. — David Niolu à sa femme :

— Où as-tu fourré ce caïennet que j'ai gagné hier au tir de l'abbaye ? Je ne le vois pas dans les boîtions.

— Mais c'est une oie que tu m'as rapportée, tu as bien petite mémoire.

— Une oie !... Je comprends maintenant pourquoi cette poison de bête voulait toujours s'élever...

Favey et Grognoz. — Il n'est pas de jour où ne nous arrive quelque lettre ou carte nous demandant la brochure : « Favey et Grognoz », par L. Monnet.

Cet amusant récit (illustrations de E. Deverin) parut pour la première fois en 1879, sous le titre *Favey et Grognoz, ou deux paysans vaudois à l'exposition universelle de 1878, à Paris*. Il eut un très vif succès. Quatre éditions en furent rapidement écoulées. Les dernières éditions, outre le voyage à Paris, contenaient la relation d'une course de nos deux compatriotes à Fribourg et à Berne, pendant le Tir fédéral.

En 1890, L. Monnet publia un nouveau récit intitulé : *Favey, Grognoz et l'Asseuseur à la Fête des Vignerons et à l'Exposition universelle de 1889* (illustrations de Ralph). Il retrouva la faveur des publications précédentes et, comme elles, eut plusieurs éditions, épuisées presque à leur sortie de presse.

Après un tel nombre d'éditions, il ne nous paraissait ni opportun ni prudent de rééditer ces récits, tout grand qu'ait été leur succès. La constance et le nombre toujours croissant des demandes nous fait changer d'avis. Quand donc le nombre des souscriptions sera suffisant pour assurer les frais d'une nouvelle édition, nous la publierons.

On peut adresser les demandes au Bureau du Conteur vaudois, ou à M. S. Henchoz, éditeur, Lausanne.

ONNA TRISTA BUIA

A I-vo zau zu cognu « la Cagne » ? Se oi, n'ei pas falta de vo zein dire long sù son compto. Se na, eh bin, tant mi por vo. Mâ vo ne sidé petitré pas commein lé zau zu mô.

« La Cagne » étai on grand diablo dé terropé qu'avai lé coûté d'onna grantiao épouairantâ et se l'avai on avale-royaume compiaisein, pé contre n'amâvé pas l'idîé, pas pi po se lavâ, craïo que l'è po cein qu'on lei desavé « la Cagne ».

Po schmarotzi onna gotta dé crique, dé piquette au bin enco dé l'esprit dé vin qu'on bourlé, l'étai on tot fô ; l'avai lou corniolon drobliâ aô tôt fein.

Ne sé, dein stu dieu mondo commein l'a fé, mâ adé este que l'a trova choqua a sé zerpions et quand même l'avai on pou plie dé la quarantana ne s'est-te pas mariolâ avoué la Rôse à Fifioule qu'on l'ai desai « la Grebeteche ».

D'a premi cein n'allave pas si tant mau, la Cagne travaillive on boquet, s'étai lava toté lé semana on iadzo rappô ai draps dé laô lhî, né se soulève pâ pi et la Grebeteche lei apportave à pou pri ti lé dzo sé dizaôrhés à son marindou quand ye focheravé aô bin que racliavé à la vègné, cà yé aobliâ de vo deré que l'iré on petit vègnolan.

Adon ein apri, quand la zu einverons on an di ménadzo, lo naturet, commein lou dit, a reprai lou dessus, et commein l'avai quauqué pécés dein sa quatzetta sé mé a ein preindré dé elliau torniolé, tant quâ regodessî pé l'photo. Ma fâ ne l'ei fasâ pas bio, la Grebeteche l'a catzi la « puça dé gilet » dans son casaveinkâ, et la pouro Cagne a dâ beiré dé l'idîé.

Ci commerce ne pouavé pua martzi dinsé po la Cagne et l'a coumeinci à fère la guerra à l'hotô. Ma va-tau diablo, lé la Grebeteche qu'a zu lou dessus.

Du sti coup la Cagne a età fotia.

On iadzo que sa fenna fazai la buî la Cagne avait été d'obedzi de colâ onna né, vo sidé praô, pro férè d'aô fû po tzauda lou linsu, et lou vèsâ dessus lou buïon. Dé vé la mi-né, l'iré destra trista, rein à fifa, et adî pouesî dé l'idîé cein ne lei allavé pâ, et l'è preind l'einvia dé sé gan-guelhi ; ye preind onna cordetta, sé la passa au coù et atatze l'autro bet aô baton dâo buïon, pu fâ asseimblian dé sé chetâ. L'è est bô et bin restâ... et terivé onna langua asse granta que elliaque à la Grebeteche. Quand l'est arrevafé lou matin po veiré se to allavé bein ye traôvé ma Cagne dein cé étâ et lei fâ :

— Vouaité-vâ mon gaillâ, se n'a pas mi aimâ sé peindre que de colâ la buia !

Et l'a du reinvoyé lé fenné qu'étant veniâté po lavâ !

LUC A DZAQUÉ.